LA

MYTHOLOGIE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

Jules Raymond

M. LAMÉ FLEURY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

C. BORRANI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES SAINTS-PÈRES, 9

1872

GEORGE R. LOCKWOOD

NEW-YORK



LE GUI SACRÉ.



Les druides ne se bornaient pas à accomplir des sacrifices mystérieux dans les profondeurs de leurs forêts, où personne ne pouvait pénétrer qu'après avoir subi des épreuves assez semblables à celles que les mages imposaient à leurs initiés, avant de les admettre au culte secret du dieu Mithra. A l'aide des cérémonies dont ils s'environnaient, ils passaient généralement pour des savants, des astronomes, des médecins surtout, que les Gaulois, de quelque classe qu'ils fussent, venaient consulter avec autant de respect que de confiance.

Leur science consistait surtout à observer les phénomènes de la nature, comme

la pluie, les vents, les orages, les variations des saisons, en se livrant le plus souvent à de prétendues pratiques magiques, à l'aide desquelles ils assuraient pronostiquer l'avenir et découvrir les trésors cachés.

Comme astronomes, les druides, à l'exemple des anciens Chaldéens, étudiaient les monvements des corps célestes ; ils observaient soigneusement le cours des astres, l'apparition et la disparition des étoiles sur l'horizon, et surtout la croissance et la décroissance de la lune, parce que c'était sur la marche de cet astre qu'ils réglaient le commencement de chaque mois et de chaque année. Les fêtes qu'ils célébraient avaient toujours lieu sous l'invocation de la lune, et jamais les druides ou les druidesses n'accomplissaient un sacrifice sans tenir dans leurs mains l'image d'un croissant. Enfin ils avaient enseigné aux peuples celtiques l'usage de mesurer le temps par la nuit et non par le jour, comme nous le faisons aujourd'hui.

Quant à leurs connaissances médicales, elles se bornaient le plus souvent à l'emploi de certaines plantes, auxquelles ils attribuaient, presque toujours avec exagération, la propriété de guérir plusieurs maladies. Quelques unes de ces plantes ont en effet, comme médicament, quelque valeur vérifiée par l'expérience ; mais les Druides affirmaient que la guérison des malades était infaillible, lorsqu'elles avaient été cueillies avec de certaines pratiques qu'ils enseignaient à leurs disciples.

Tantôt il fallait, pour utiliser l'emploi d'une plante appelée « Sélage, » que celui qui l'arrachait de terre fût vêtu de blanc, qu'il eût les pieds soigneusement lavés, et qu'il se hâtât de l'envelopper dans un linge neuf.

Tantôt, pour obtenir un effet salutaire de l'usage d'une autre plante, appelée « Jusquiame, » en cas de maladie, ou même pour faire tomber de la pluie, après une longue sécheresse, il fallait que l'on réunît toutes les jeunes filles d'un

canton, et que la plus jeune d'entre elles, après avoir quitté sa tunique, arrachât la jusquiame jusqu'à la racine, avec le petit doigt de la main droite ; puis, que, l'ayant attachée à son pied par une corde, elle la traînât ainsi jusqu'au plus prochain ruisseau, où elle entrait jusqu'au genou. Quelques autres plantes ne devaient être arrachées ou cueillies que de la main gauche.

Mais de toutes les plantes qui croissent naturellement dans les forêts, et dont les druides enseignaient l'usage à leurs disciples, les plus vénérées étaient la « Verveine, » dont les prêtresses se couronnaient pour leurs cérémonies mystérieuses, et le « Gui du chêne, » arbuste grimpant, à fleurs jaunes, qui croît assez rarement sur cette espèce d'arbre, mais que l'on rencontre fréquemment, pendant l'hiver, sur un certain nombre d'arbres fruitiers ou d'autres espèces.

Le culte que les Gaulois rendaient au gui était chaque année l'occasion d'une fête solennelle, qui se célébrait le sixième

jour de la dernière lune d'hiver, jour où commençaient à la fois le nouveau mois et la nouvelle année. C'était un druide, vêtu de sa longue robe blanche, qui montant sur le chêne où le gui sacré avait été découvert, coupait avec une faucille d'or la précieuse racine, que d'autres druides, prosternés au pied de l'arbre, recevaient dans un linge blanc avant qu'elle touchât la terre. Cette cérémonie, à laquelle assistait toujours une foule considérable et recueillie, était suivie du sacrifice de deux taureaux blancs ou de celui d'un sanglier. Les victimes étaient ensuite consumées sur un rocher servant d'autel ; puis la foule se dispersait en poussant un cri que l'on proférait encore il n'y a pas longtemps dans quelques provinces de France, où les enfants avaient l'habitude de se présenter à la porte de chaque maison pour demander leurs étrennes, en criant de toutes leurs forces : AU GUI L'AN NEUF ! ce qui voulait dire : Salut à la nouvelle année !
